



**HAL**  
open science

**”Comment vivre ensemble” : Communautés de lecteurs  
dans la littérature naturaliste (Goncourt, Huysmans,  
Maupassant, Zola)**

Laetitia Gonon

► **To cite this version:**

Laetitia Gonon. ”Comment vivre ensemble” : Communautés de lecteurs dans la littérature naturaliste (Goncourt, Huysmans, Maupassant, Zola). Comment vivre ensemble?, Jan 2012, France. hal-00872922

**HAL Id: hal-00872922**

**<https://hal.science/hal-00872922>**

Submitted on 14 Oct 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Comment vivre ensemble » : Communautés de lecteurs  
dans la littérature naturaliste (Goncourt, Huysmans, Maupassant, Zola)**

Lors du cours intitulé *Comment vivre ensemble* qu'il tient au Collège de France en 1976-1977, Roland Barthes, par le joli d'*idiorrythmie*, désigne le fait que chaque individu d'une communauté religieuse, même en y étant intégré, peut vivre à son propre rythme. L'idiorrythmie suppose ainsi une tension entre l'individu et la communauté, entre la solitude et la sociabilité. Barthes définit de la sorte les idiorrythmiques lors de la séance du 9 février 1977 : « groupement peu nombreux et souple de quelques sujets qui essaient de vivre ensemble (non loin les uns des autres), en préservant chacun son *rhythmos*. Question : pourquoi se groupent-ils<sup>1</sup> ? ». La raison du regroupement des idiorrythmiques, Barthes l'appelle la Cause, avec un C majuscule, le *Télos* – et cette question de la Cause, je l'interrogerai à travers quelques récits, romans et nouvelles, de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. On se souvient que Barthes, dans son cours, mobilise l'exemple de *Pot-Bouille* et qu'il s'intéresse évidemment, plus largement, à la forme romanesque : les tâtonnements de sa pensée, dit-il au début du cours<sup>2</sup>, sont passés par des romans. Et « les romans sont des simulations, c'est-à-dire des expérimentations fictives sur un modèle<sup>3</sup> » – cette notion de simulation apparaît d'ailleurs dans le sous-titre donné au cours, *Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*.

C'est ainsi à quelques simulations ou modèles romanesques idiorrythmiques de lecture – et d'écriture – que je vais m'intéresser. Mais pourquoi la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? Pour approfondir l'exemple de *Pot-Bouille* d'une part, et d'autre part parce que le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle important, charnière, a-t-on l'habitude de dire, dans la pratique de la lecture. À l'époque la lecture se démocratise, plus encore qu'au siècle précédent, grâce à la presse populaire, le roman-feuilleton, l'école, l'urbanisation, la multiplication des cabinets de lectures, etc. C'est au XIX<sup>e</sup> siècle véritablement que l'équilibre entre lecture privée et lecture collective bascule en faveur de la première, la lecture pour soi<sup>4</sup> ; mais, dans les traditions des siècles précédents, elle se fait aussi à plusieurs dans la rue ou au café, dans des lieux de sociabilité, autour de celui qui sait lire ou qui possède le livre. En certains endroits du tissu social – et du tissu romanesque qui en rend compte – la lecture continue à se faire à plusieurs. C'est donc aussi ce moment de transition, entre lecture

---

<sup>1</sup> Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Claude Coste éd., Éric Marty dir., Seuil/IMEC, 2002, p. 78.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>4</sup> Voir par exemple Annik Dubied et Marc Lits, *Le Fait divers*, PUF, 1999 ; mais également Lise Dumasy, *La Querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, ELLUG, 1999 ; ou encore Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Seuil, 2000.

privée et lecture collective, qui correspond aux deux pôles de l'idiorythmie, l'individu et la communauté, que je voulais mettre en lumière.

J'essaierai ainsi de montrer de quelle façon, dans quelques romans et nouvelles de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté des lecteurs exemplifie la communauté sociale, de quelle façon elle se fait et se défait, et quels modèles de communautés, justement, propose le récit à travers la question de la lecture. Cette question, je l'appréhenderai essentiellement à travers des récits « naturalistes » ; l'observation du peuple urbain du XIX<sup>e</sup> siècle, contraint de cohabiter dans un espace restreint, à la fois intime (la chambre, l'immeuble) et social (la ville), constitue une entrée privilégiée dans la notion de Vivre-Ensemble.

Je m'attacherai, pour Maupassant, à *Bel Ami* (1885) et à quelques nouvelles. Pour Zola, j'irai voir essentiellement du côté de *Pot-Bouille* (1882) et de *Son Excellence Eugène Rougon* (1876) ; pour les frères Goncourt, ce sera la première version de *Charles Demailly*, intitulée *Les Hommes de lettres*, qui paraît en 1860, et *Renée Mauperin* (1864) ; et enfin il sera question du roman de Huysmans intitulé *Là-Bas* (1891). Huysmans a été naturaliste ; il ne l'est plus au moment de *Là-Bas*, ou il a tenté de se défaire de l'étiquette, dans un mouvement qui est aussi celui d'une idiorythmie. Ces romans, choisis autant pour la façon dont ils représentent la lecture et son rapport à la communauté que, de façon subjective ou contingente, au fil des lectures<sup>5</sup>, sont aussi liés, sur une période d'un peu plus de vingt ans, par la contemporanéité : car « le Vivre-Ensemble est aussi temporel », rappelle Barthes à l'ouverture de son cours. Et Zola (1840-1902), les Goncourt (1822-1896 ; 1830-1870), Huysmans (1848-1907), furent des contemporains.

Il s'agira d'envisager d'abord la lecture comme expérience de sociabilité, avant d'évoquer certains problèmes que pose son idiorythmie. Il apparaîtra ensuite que la communauté des littérateurs parvient à esquisser un possible Vivre-Ensemble, que j'essaierai de saisir dans le modèle idiorythmique que constitue, dans le roman, la causerie.

\*\*\*

## 1. La lecture, une expérience de sociabilité

La lecture est généralement conçue comme une expérience solitaire, qui rendrait, après son expérience, le lecteur à la communauté. Mais c'est aussi, dans les romans naturalistes, une expérience de sociabilité, qui permet l'observation privilégiée des lecteurs ou auditeurs.

---

<sup>5</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, op. cit., p. 44.

### 1.1. Une lecture partagée

Il s'agit là des lectures partagées, au même instant d'un même texte, par les personnages, et les lectures de groupe se font dans un espace commun de sociabilité. Dans *L'Assommoir* par exemple, Zola met en scène les ouvriers qui se réfugient au cabaret et ouvrent, dans le cabinet de lecture, le journal en groupe :

On tournait trop à la tristesse dans la rue, il y avait une boue à ne pas flanquer un sergent de ville à la porte. Lantier poussa les camarades dans le cabinet, un coin étroit occupé par une seule table, et qu'une cloison aux vitres dépolies séparait de la salle commune. Lui, d'ordinaire, se piquait le nez dans les cabinets, parce que c'était plus convenable. Est-ce que les camarades n'étaient pas bien là ? On se serait cru chez soi, on y aurait fait dodo sans se gêner. Il demanda le journal, l'étala tout grand, le parcourut, les sourcils froncés. Coupeau et Mes-Bottes avaient commencé un piquet. Deux litres et cinq verres traînaient sur la table. [...]

On vida les verres. Lantier se mit à lire tout haut :

« “Un crime épouvantable vient de jeter l'effroi dans la commune de Gaillon (Seine-et-Marne). Un fils a tué son père à coups de bêche, pour lui voler trente sous”... »

Tous poussèrent un cri d'horreur. En voilà un, par exemple, qu'ils seraient allés voir raccourcir avec plaisir ! Non, la guillotine, ce n'était pas assez ; il aurait fallu le couper en petits morceaux. Une histoire d'infanticide les révolta également ; mais le chapelier, très moral, excusa la femme en mettant tous les torts du côté de son séducteur ; car, enfin, si une crapule d'homme n'avait pas fait un gosse à cette malheureuse ; elle n'aurait pas pu en jeter un dans les lieux d'aisances. Mais ce qui les enthousiasma, ce furent les exploits du marquis de T... sortant d'un bal à deux heures du matin et se défendant contre trois mauvaises gouapes, boulevard des Invalides ; sans même retirer ses gants, il s'était débarrassé des deux premiers scélérats avec des coups de tête dans le ventre, et avait conduit le troisième au poste, par une oreille. Hein ? quelle poigne ! C'était embêtant qu'il fût noble<sup>6</sup>.

Lieu public mais comme rendu privé par la communauté – « On se serait cru chez soi » –, le cabaret accueille la lecture comme une simple activité parmi d'autres ; elle est mise sur le même plan que le jeu de cartes et la boisson. La lecture lie de la sorte, à un endroit commun, les membres d'une même classe ; on voit bien le dégoût instinctif suscité chez les ouvriers par la mention du noble et les réactions à ce qu'ils lisent sont communes : « Tous poussèrent un cri d'horreur ». Les discours, le récit, le journal, se trouvent ainsi mêlés dans ce passage, qui croise les voix des différents locuteurs et scripteurs.

Il y a des points communs dans cette scène et cette autre, tirée de *La Fin de Lucie Pellegrin* (1880), de Paul Alexis, l'un des disciples de Zola – elle se passe également dans un débit de boissons : « Marie la frisée, qui avait pris le *Rappel*, cherchait des assassinats et des suicides au milieu de la prose des derniers romantiques. Les deux Adèle jouaient au tourniquet des petits verres que, toujours quittes à la fin, elles ne consommaient jamais<sup>7</sup>. » Même lieu de sociabilité,

<sup>6</sup> Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877, *Les Rougon-Macquart*, t. II, Henri Mitterrand éd., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 625-627.

<sup>7</sup> Paul Alexis, *La Fin de Lucie Pellegrin*, 1880, Genève, Slatkine Reprints, 1979, p. 18.

mêmes activités concurrentes ou plutôt concomitantes à la lecture. Seuls changent les protagonistes, ouvriers ici, filles de joie là. Il s'agit dans les deux cas d'échapper aux heures instituées de la journée, au foyer familial, à son immeuble ou aux contraintes professionnelles, en formant un petit comité qui se retrouve de façon éphémère dans un lieu de passage.

Il est des cas, bien plus nombreux, où la lecture ne se fait pas à plusieurs – en tout cas pas en même temps – mais provoque ensuite les discussions, comme dans l'extrait de *L'Assommoir*.

### 1.2. La lecture permettant la sociabilité

C'est le cas de la lecture solitaire qui permet ensuite de s'intégrer à un groupe, de trouver un écho chez les autres. La temporalité en est différente, car elle n'agrège pas directement les intéressés : elle ne les réunit que lorsqu'elle est devenue un sujet de conversation au sein d'une communauté. Le *Vivre-Ensemble*, suggère Barthes à la fin de son cours, repose en effet sur une distance entre les membres de la communauté, distance qui s'annule le soir venu, quand on doit prier ensemble dans le cas des sociétés religieuses, ou quand on se réunit pour souper : « *Vivre-Ensemble* : seulement peut-être pour affronter ensemble la tristesse du soir. Être des étrangers, c'est inévitable, nécessaire, [désirable,] sauf quand le soir tombe<sup>8</sup>. »

Dans *Pot-Bouille*, alors qu'Octave mange chez les Pichon avec les parents Vuillaume, il est ainsi question de romans. La mère Vuillaume n'en lit pas, mais Marie aimerait bien en avoir davantage : « Alors, Marie parla doucement de sa solitude<sup>9</sup>. » La solitude est la raison pour laquelle elle lit ; le livre l'en distrait, et permet ensuite d'exercer une forme de sociabilité. Dans *Au Bonheur des dames*, les ouvrières et les employées du grand magasin « causent » de même à table du contenu du journal – dont elles ont auparavant eu connaissance :

Alors, Clara, tout en mangeant sa raie sans dégoût, avec une insouciance de fille nourrie autrefois de lard rance, causa d'un drame affreux, dont le récit emplissait les journaux.

– Vous avez lu, cet homme qui a guillotiné sa maîtresse d'un coup de rasoir ?

– Dame ! fit remarquer une petite lingère, de visage doux et délicat, il l'avait trouvée avec un autre. C'est bien fait.

Mais Pauline se récria. Comment ! parce qu'on n'aimera plus un monsieur, il lui sera permis de vous trancher la gorge ! Ah ! non, par exemple ! Et, s'interrompant, se tournant vers le garçon de service :

– Pierre, je ne puis pas avaler le bœuf, vous savez... Dites donc qu'on me fasse un petit supplément, une omelette, hein ! et moelleuse, s'il est possible !

Pour attendre, comme elle avait toujours des gourmandises dans les poches, elle en sortit des pastilles de chocolat, qu'elle se mit à croquer avec son pain.

– Certainement, ce n'est pas drôle, un homme pareil, reprit Clara. Et il y en a des jaloux ! L'autre jour encore, c'était un ouvrier qui jetait sa femme dans un puits<sup>10</sup> !

---

<sup>8</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, op. cit., p. 176.

<sup>9</sup> Émile Zola, *Pot-Bouille*, 1882, Henri Mitterand éd., Gallimard, Folio Classique, 1982, p. 114-115.

<sup>10</sup> Émile Zola, *Au Bonheur des dames*, 1883, *Les Rougon-Macquart*, t. III, Henri Mitterand éd., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 551.

Dans la société bourgeoise, c'est le salon plus que le débit de boissons ou la table du repas qui devient le lieu du Vivre-Ensemble ; mais la lecture reste une manière de lier connaissance ou de trouver matière à discussion. Voyons par exemple le salon des Duveyrier dans *Pot-Bouille* :

– Avez-vous lu ce nouveau roman ? demanda Léon, en train de feuilleter un exemplaire de la *Revue des Deux Mondes*, traînant sur une table. Il est bien écrit ; mais encore un adultère, ça finit vraiment par être fastidieux !

Et la conversation tomba sur la morale. Il y avait des femmes très honnêtes, dit Campardon. Tous approuvèrent<sup>11</sup>. (p. 151)

Le discours direct permet l'amorce de la conversation ; le reste suit, de façon elliptique. Dans *Là-Bas*, de Huysmans, c'est de même le salon de Chantelouve qui a permis la rencontre du héros Durtal et de son ami des Hermies :

Il l'avait connu dans une maison des plus étranges, chez Chantelouve, l'historien catholique, qui se vantait de recevoir à sa table tous les mondes. Et, en effet, c'était une fois par semaine, l'hiver, dans son salon de la rue de Bagneux, le plus bizarre ramas de gens : des cuistres de sacristie et des poètes de caboulots, des journalistes et des actrices, des partisans de la cause de Naundorff et des placiers en sciences louches<sup>12</sup>.

Ce « bizarre ramas de gens » forme une communauté idiorrythmique : chacun vit seul avec sa bizarrerie et se retrouve certains soirs chez Chantelouve – pour parler souvent de littérature. Chantelouve évoque par exemple avec Durtal le livre que ce dernier en train d'écrire sur Gilles de Rais : « Oui, je connais la matière ; j'ai lu, dans le temps, un livre qui m'a semblé bien fait sur Gilles de Rais ; c'était un volume de l'abbé Bossard<sup>13</sup>. » C'est le même rassemblement autour de la lecture que l'on trouve dans *Les Hommes de lettres* des frères Goncourt – les personnages se retrouvent au café Riche le soir : « Imaginez la salle de conférences du monde des lettres. On voyait là des réalistes, des feuilletonistes, des vaudevillistes, tous les échantillons du grand ordre de la plume<sup>14</sup>. » Comme chez Huysmans, le disparate règne dans l'énumération, que l'on retrouve d'un texte à l'autre, et qui souligne bien la tension du Vivre-Ensemble entre solitude et communauté.

---

<sup>11</sup> É. Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 151.

<sup>12</sup> Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, 1891, Pierre Cogny éd., Garnier-Flammarion, 1987, p. 49.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 176 : « – C'est même l'ouvrage le plus savant et le plus complet que l'on ait écrit sur le Maréchal. / – Mais, reprit Chantelouve, il y a toujours un point que je ne comprends pas ; je ne puis m'expliquer pourquoi Gilles de Rais fut surnommé Barbe-Bleue, car son histoire n'a aucun rapport avec le conte du bon Perrault. / – La vérité, c'est que le vrai Barbe-Bleue n'est pas Gilles de Rais, mais bien un Roi Breton appelé Cômor »

<sup>14</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, Dentu, 1860, p. 104.

La lecture qui rassemble certains membres d'une communauté ne le fait cependant parfois que de façon très superficielle – et il s'agit alors moins d'un Vivre-Ensemble que de ce qu'on pourrait appeler un Vivre-À-Côté.

### 1.3. Discuter littérature, un Vivre-À-Côté ?

Chantelouve, dans *Là-Bas*, esquive le sujet de la conversation en parlant littérature : « – Et il coupa la conversation, en parlant d'un livre sur la Fronde qu'il venait de lire. / Durtal comprit que Chantelouve se refusait à parler de ses relations avec le chanoine Docre<sup>15</sup>. » La sociabilité permise par la lecture n'est en pareil cas qu'une sociabilité par défaut. Il faut surtout lire ce passage de *Renée Maupérin*, des Goncourt, où la conversation dans le salon de Mme Davarande est un véritable dialogue de sourds, accepté comme tel :

Le bavardage recommença :  
« – Avez-vous lu ce roman... ce roman ?  
– Dans le *Constitutionnel*.  
– Non.  
– De... Ah ! je ne sais plus le nom... Ça s'appelle... Attendez...  
– On ne parle que de ça...  
– Lisez-le...  
– Mon mari me le prendra au Cercle...  
– Cette pièce, est-ce amusant ?  
– Je n'aime que les drames.  
– Y allons-nous ?  
– Prenons une loge.  
– Vendredi ?  
– Non, samedi.  
– Si nous soupions après ?  
– C'est cela.  
– Aux Provençaux ?  
– Ton mari viendra-t-il ?  
– Oh ! il fait ce qu'on fait, lui... »  
On se parlait, on se répondait, on ne s'écoutait pas. Toutes caquetaient ensemble. Les mots, les questions, les voix se croisaient dans le babillage : c'était le ramage d'une volière<sup>16</sup>.

Dans ces discussions mondaines où la lecture n'est qu'un vernis comme un autre, on ne vit pas ensemble puisqu'on parle tous ensemble. La parole qui essaie de s'imposer, qui n'entend pas celle des autres, qui s'y confronte ou qui s'y heurte dessine ici une communauté de lecteurs incapables de s'entendre.

---

<sup>15</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>16</sup> Edmond et Jules de Goncourt, *Renée Maupérin*, 1864, Nadine Satiat éd., Garnier-Flammarion, 1990, p. 162-163.

## 2. L'idiorythmie problématique de la lecture : incompréhension et coercition

Les salons dont il vient d'être question ne regroupent guère qu'une communauté : on imagine mal les ouvriers de *L'Assommoir* arriver chez Chantelouve. Mais au sein des communautés ou entre elles, la lecture mise en abyme dans le roman cristallise des impossibilités de vivre ensemble, des ruptures entre lecteurs.

### 2.1. Rupture générationnelle

Un bon exemple de cette rupture générationnelle qui se joue autour de la lecture commune se trouve dans la nouvelle *Jadis* de Maupassant. Une vieille femme demande à sa petite fille de lui lire le journal : la grand-mère voudrait entendre « des histoires d'amour », avec « enlèvements », « aventures comme autrefois » – vestiges, comme elle, d'un siècle passé. La jeune fille lit alors un fait divers intitulé « Drame d'amour » :

C'était une histoire de vitriol. Une femme, pour se venger d'une maîtresse de son mari, lui avait brûlé le visage et les yeux. Elle était sortie des Assises acquittée, innocentée, aux applaudissements de la foule.

L'aïeule s'agitait sur son siège et répétait :

« C'est affreux, mais c'est affreux, cela ! Trouve-moi donc autre chose, mignonne. »

Berthe chercha ; et, plus loin, toujours aux tribunaux, se mit à lire : « Sombre drame. » Une demoiselle de magasin, déjà mûre, s'était laissé choir entre les bras d'un jeune homme ; puis, pour se venger de son amant, dont le cœur était volage, lui avait tiré un coup de revolver. Le malheureux resterait estropié. Les jurés, gens moraux, prenant parti pour l'amour illégitime de la meurtrière, l'avaient acquittée honorablement.

Cette fois, la vieille grand-mère se révolta tout à fait, et, la voix tremblante :

« Mais vous êtes donc fous aujourd'hui ? Vous êtes fous ! Le Bon Dieu vous a donné l'amour, la seule séduction de la vie ; l'homme y a mêlé la galanterie, la seule distraction de nos heures, et voilà que vous y mêlez du vitriol et du revolver, comme on mettrait de la boue dans un flacon de vin d'Espagne. »

Berthe ne paraissait pas comprendre l'indignation de son aïeule.

« Mais, grand-mère, cette femme s'est vengée. Songe donc, elle était mariée, et son mari la trompait. »

La grand-mère eut un soubresaut.

« Quelles idées vous donne-t-on, à vous autres jeunes filles, aujourd'hui<sup>17</sup> ? »

Les deux femmes lisent en même temps – la première fait la lecture à la seconde. Mais malgré leur proximité sociale et familiale, elles sont incapables de s'entendre sur ce qu'elles pensent de ces récits. Si un Lire-Ensemble est possible, dans le temps de la lecture même, il n'aboutit cependant pas à un accord ou à une communion d'esprit. La lecture commune ne permet, dans la conversation qui la suit, que l'incompréhension ou l'opposition.

---

<sup>17</sup> Guy de Maupassant, *Jadis, Contes et nouvelles*, t. I, Louis Forestier éd., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, p. 182-183. Le texte est paru le 13 septembre 1880 dans *Le Gaulois*, et ensuite remanié le 30 octobre 1883 dans le *Gil Blas*.

## 2.2. Rupture genrée

La rupture entre les sexes, autour du motif de la lecture, se trouve aussi bien au sein des communautés bourgeoises que littéraires, dans les romans dont il est ici question ; et cette rupture genrée se traduit parfois par des discours misogynes. Dans son journal, Charles Demailly note par exemple ce qui l'exaspère chez sa maîtresse – pourtant adorée –, lorsqu'elle rend compte de ses lectures :

Celle-ci est parfaite, – à cela près qu'elle est prise, en mangeant, d'une crise de narration. Dès que la soupe lui a ouvert la bouche, le dernier roman de la *Patrie* en découle sans arrêt, sans suite au prochain numéro, – à pleins bords. Et cela va jusqu'au légume, souvent jusqu'au dessert. L'étonnant est qu'elle mange, le miraculeux est qu'elle finit par finir, l'insupportable est qu'elle veut être comprise<sup>18</sup>.

Au contraire du modèle de sociabilité des ouvrières mangeant ensemble et discutant de même de leur lecture du journal, on a là le rythme de la maîtresse qui s'impose à celui de l'amant – et le Vivre-Ensemble en est compromis. Le plus sévère dans cette partition genrée de la lecture est le Durtal de Huysmans dans *Là-Bas* :

Maintenant les hommes jouent et ne lisent plus ; ce sont les femmes dites du monde qui achètent les livres et déterminent les succès ou les foudres ; aussi, est-ce à la Dame, comme l'appelait Schopenhauer, à la petite oie, comme je la qualifierais volontiers, que nous sommes redevables de ces écuellées de romans tièdes et mucilagineux qu'on vante !

Ça promet, dans l'avenir, une jolie littérature, car, pour plaire aux femmes, il faut naturellement énoncer, en un style secouru, des idées déjà digérées et toujours chauves<sup>19</sup>.

L'hétérorrythmie est ici à son comble : les rares lecteurs de qualité comme Durtal sont étrangers, voire hostiles, à cette littérature de bonne femme qui s'impose à eux. Dans bien d'autres cas, le pouvoir qui se joue autour du motif de la lecture est celui des hommes sur les femmes.

L'idiorrythmie d'une lecture partagée rencontre, on s'en doute, le thème de la lecture érotisée, que l'on songe à Paolo et Francesca lisant ensemble, chez Dante, l'histoire de Lancelot, voire à Emma et Léon lisant ensemble dans *Madame Bovary*. Mais lorsque la lecture est surtout un prétexte pour séduire une femme qui ne se prête pas au jeu, on retrouve la notion d'hétérorrythmie. Dans *Yvette* (1884) de Guy de Maupassant, Servigny espère ainsi obtenir les faveurs de la jeune fille en restant toujours auprès d'elle : « C'est d'ailleurs [explique-t-il à son ami] une liseuse de romans enragée. Je suis, en attendant mieux, son fournisseur de livres. Elle m'appelle son "bibliothécaire". »

---

<sup>18</sup> E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, op. cit., p. 76.

<sup>19</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, op. cit., p. 217-218.

C'est également après avoir parlé de livres avec Marie Pichon qu'Octave Mouret en fait sa maîtresse, alors que Marie le repousse :

Pour la première fois, Octave s'était assis. Il voulut rire, goûtant peu les bagatelles sentimentales.

– Moi, dit-il, je déteste les phrases... Quand on s'adore, le mieux est de se le prouver tout de suite.

Mais elle parut ne pas comprendre, les regards clairs. Il allongea la main, effleura la sienne, se pencha pour voir un passage du livre, si près d'elle, que son haleine lui chauffait l'épaule, par l'écartement du peignoir ; et elle restait la chair morte. [...] et elle se soumit, il la posséda, entre l'assiette oubliée et le roman, qu'une secousse fit tomber par terre<sup>20</sup>.

Dans « elle se soumit », on peut voir comment « le pouvoir – la subtilité du pouvoir – passe par la dysrythmie, l'hétérorrythmie »<sup>21</sup>. C'est Marie ici qui se soumet à ce que veut Octave, mais plus tard, alors qu'il l'évite, c'est Marie qui prend le prétexte des livres pour venir le voir : « Puisque vous ne venez pas les chercher, dit-elle, il faut bien que je me donne la peine de vous les rendre<sup>22</sup>. » Cette hétérorrythmie, qu'impose Octave en premier lieu, c'est aussi celle que Rougon voudrait mettre en place avec Clorinde dans *Son Excellence Eugène Rougon*, alors qu'il parle de littérature :

Il prononça encore le mot « pornographie », et alla jusqu'à nommer le marquis de Sade, qu'il n'avait jamais lu, d'ailleurs. Pourtant, tout en parlant, il manœuvrait avec une grande habileté pour passer derrière le fauteuil de Clorinde, sans qu'elle le remarquât<sup>23</sup>.

Ainsi le discours que Rougon tient sur la littérature, dans une promesse d'idiorythmie car Clorinde lui répond avec sérieux et enthousiasme, il le tient ici surtout pour cacher son approche. Ce discours de Rougon sur la littérature est d'ailleurs essentiellement, dans le roman, un discours de pouvoir, qui scinde les groupes sociaux.

### 2.3. Rupture sociale

Les lectures en effet ne sont pas les mêmes selon les communautés, et la bourgeoisie des romans naturalistes condamne dans le même temps toute une forme de lecture. Ainsi dans *Pot-Bouille*

---

<sup>20</sup> É. Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 121 et 126. Voir également p. 307. Et je me permets de citer, par malice, après la lecture de cette scène – « il la posséda, entre l'assiette oubliée et le roman » – ce passage de *Là-Bas* où Durtal se moque des « romanciers qui font déflorer des vierges harnachées dans des robes, sanglées dans des corsets, et cela, naturellement, en un tour de baiser, en un clin d'œil, comme si c'était possible ! » (*op. cit.*, p. 157).

<sup>21</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>22</sup> É. Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 305.

<sup>23</sup> Émile Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, 1876, Émilien Carassus éd., Garnier-Flammarion, 1973, p. 155.

Mme Josserand chercha une autre querelle à M. Josserand : elle le pria de remporter son journal chaque matin, de ne pas le laisser traîner tout un jour dans l'appartement, comme la veille par exemple ; justement un numéro où il y avait un procès abominable, que ses filles auraient pu lire. Elle reconnaissait bien là son peu de moralité<sup>24</sup>.

À un autre étage de l'immeuble, c'est chez les Campardon que la scène se rejoue :

Mais l'architecte, brusquement, eut une révolte de pudeur. Il venait de s'apercevoir que la petite, par-dessus son histoire sainte, lisait *la Gazette de France* traînant sur la table.

– Angèle, dit-il sévèrement, que fais-tu là ?... Ce matin, j'ai barré l'article au crayon rouge. Tu sais bien que tu ne dois pas lire ce qui est barré.

– Papa, je lisais à côté, répondit la jeune fille.

Il ne lui enleva pas moins le numéro, en se plaignant tout bas à Octave de la démoralisation de la presse. Il y avait encore, ce jour-là, un crime abominable. Si les familles ne pouvaient plus admettre *la Gazette de France*, alors à quel journal s'abonner<sup>25</sup> ?

« Je lisais à côté » : bel aveu – ou plutôt beau mensonge – propre à la communauté de lecteurs bourgeois. On peut vivre à côté, parler à côté, lire à côté, dans les marges, parce qu'il ne faut pas lire certaines choses. Renée Mauperin en fait très franchement l'aveu à l'un de ses prétendants dans l'*incipit* du roman des Goncourt : « Une chose encore qui n'est pas convenable du tout, c'est de lire. Il n'y a que deux ans qu'on me permet les feuilletons dans le journal... Il y a dans les *Faits divers* des crimes qu'on me fait sauter : ils ne sont pas assez convenables<sup>26</sup>... » Et la maîtresse de Charles Demailly, dans l'un des extraits de son journal, d'expliquer : « – Un roman ?... un roman ! – (soupirant) – oh ! c'est bien sérieux pour moi ! – (souriant à demi) – mon mari me défend d'en lire...<sup>27</sup> » Ce discours de l'ordre contre les faits divers et les romans, en particulier les feuilletons, se déploie surtout dans *Son Excellence Eugène Rougon* ; car Rougon a fait de la lutte contre la démoralisation l'un de ses chevaux de bataille. Dans le salon de Rougon – lieu de sociabilité, du Vivre-Ensemble – la bande du grand homme se fâche de ce qu'elle trouve dans les journaux : les faits divers « détrui[sent] le respect du peuple pour les hautes classes » et dans le feuilleton « une femme bien élevée [...] trompe son mari. Le romancier ne lui donne même pas de remords<sup>28</sup> ».

L'idiorrythmie consisterait, dans cette société du Second Empire, à écrire et à lire ce dont on a envie. Mais le pouvoir exerce une coercition à la fois sur les lecteurs et sur les écrivains. Ainsi Rougon reçoit-il, pour le sermonner, le directeur du journal incriminé, le *Vœu national*. Il

---

<sup>24</sup> É. Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>26</sup> E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, *op. cit.*, p. 52-53.

<sup>27</sup> E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>28</sup> É. Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 263.

s'adresse à lui essentiellement sur la modalité déontique (*il faut / on doit*), forçant ainsi l'hétérorrythmie de ce rapport à la société :

- J'oubliais. Votre feuilleton est odieux... Cette femme bien élevée qui trompe son mari, est un argument détestable contre la bonne éducation. On ne doit pas laisser dire qu'une femme comme il faut puisse commettre une faute.
- Le feuilleton a beaucoup de succès, murmura le directeur, inquiet de nouveau. Je l'ai lu, je l'ai trouvé très intéressant.
- Ah ! vous l'avez lu... Eh bien ! cette malheureuse a-t-elle des remords à la fin ? Le directeur battit des paupières, ahuri, cherchant à se souvenir.
- Des remords ? Non, je ne crois pas. Rougon avait ouvert la porte. Il la referma sur lui, en criant :
- Il faut absolument qu'elle ait des remords !... Exigez de l'auteur qu'il lui donne des remords<sup>29</sup> !

« Le feuilleton a beaucoup de succès » : cette expérience de lecture en communauté, telle qu'on a pu l'évoquer précédemment, Rougon veut lui imposer une réglementation contraire à l'idiorythmie. Le groupe des lecteurs de feuilletons se heurte au groupe des censeurs, qui refuse tout contact avec le premier – si ce n'est dans ses cuisines et au service. Dans ces exercices du pouvoir qui se jouent autour de la lecture, et qui opposent les communautés comme leurs membres, il en est une qui mérite un développement à part, tant elle pose avec acuité la question de l'idiorythmie, dans la tension entre l'écrivain solitaire et la communauté d'hommes de lettres au sein de laquelle il vit.

### 3. La communauté des littérateurs

Les hommes de lettres constituent des lecteurs à part ; le roman les met en abyme, et le romancier s'engage davantage, sans doute, dans cette représentation, que dans les modèles de Vivre-Ensemble précédemment évoqués. La solitude d'ailleurs semble nécessaire à l'écriture : quel rapport les romanciers établissent-ils alors avec la communauté, en particulier celle de leurs pairs ?

Dans *Pot-Bouille*, le ménage de l'écrivain conspué par l'ensemble de l'immeuble pour ses romans « plein[s] de cochonneries sur les gens comme il faut<sup>30</sup> » a établi un Vivre-Ensemble essentiellement replié sur le couple. C'est ainsi la famille qui est toute la communauté de cet écrivain dont les romans ressemblent à ceux de Zola : les membres de ce ménage restent, disent les personnages, « chez eux » ; les autres locataires ne les croisent que très peu, et ils n'interviennent à aucun moment dans l'intrigue. Il y a aurait là un retrait du monde tout

---

<sup>29</sup> É. Zola, *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 286. Voir aussi p. 155 : « Rougon, à son tour, tonnait contre les livres. Il venait de paraître un roman, surtout, qui l'indignait ; une œuvre de l'imagination la plus dépravée, affectant un souci de la vérité exacte, traînant le lecteur dans les débordements d'une femme hystérique. »

<sup>30</sup> É. Zola, *Pot-Bouille*, *op. cit.*, p. 505.

conditionnel : retiré de la fréquentation des autres locataires, on ne sait comment l'écrivain vit à l'intérieur de son appartement ou, à l'extérieur, parmi ses pairs.

Un modèle de Vivre-Ensemble des littérateurs apparaît plus franchement dans la communauté des journalistes mis en scène par Maupassant dans *Bel Ami*. Le Vivre-Ensemble semble ici se constituer davantage dans le groupe que dans le couple (il est également question d'un fait divers de journal dans cet extrait) :

Et on discuta sur le cas d'adultère compliqué de chantage. On n'en parlait point comme on parle, au sein des familles, des événements racontés dans les feuilles publiques, mais comme on parle d'une maladie entre médecins ou de légumes entre fruitiers. On ne s'indignait pas, on ne s'étonnait pas des faits ; on en cherchait les causes profondes, secrètes, avec une curiosité professionnelle et une indifférence absolue pour le crime lui-même. On tâchait d'expliquer nettement les origines des actions, de déterminer tous les phénomènes cérébraux dont était né le drame, résultat scientifique d'un état d'esprit particulier. Les femmes aussi se passionnaient à cette poursuite, à ce travail. Et d'autres événements récents furent examinés, commentés, tournés sous toutes leurs faces, pesés à leur valeur, avec ce coup d'œil pratique et cette manière de voir spéciale des marchands de nouvelles, des débitants de comédie humaine à la ligne, comme on examine, comme on retourne et comme on pèse, chez les commerçants, les objets qu'on va livrer au public<sup>31</sup>.

Le *on* ici désigne le groupe entier des journalistes, auquel même on associe les femmes. La lecture des journalistes, on le voit, s'oppose, par la négation de la comparaison, à la lecture « au sein des familles ». La description de la lecture qui suit est « professionnelle », c'est un « travail » qui témoigne d'un « coup d'œil pratique » et d'une « manière de voir spéciale » aux journalistes. On peut noter plusieurs références à la lecture métalittéraire que font les personnages : comme les romanciers de l'époque, les journalistes sont comparés à des « médecins », pour comprendre le crime ainsi qu'un « résultat scientifique » ; et les verbes de l'affectivité sont niés au profit des verbes d'enquête, comme « cherchait », « expliquer », « déterminer ». Les comparaisons abondent dans le sens d'une professionnalisation de la lecture, en particulier dans la mention du commerce et de ses déclinaisons (« fruitiers », « commerçants », « débitants »). Les journalistes ne sont en quelque sorte ici que des caricatures d'écrivains, surtout intéressés par la réussite de la vente, et non par l'écriture seule : c'est l'obsession du chiffre (de ventes, de lignes) qui compte. D'ailleurs les journalistes ne travaillent guère qu'en groupe, au sein de la rédaction, ou même dans l'intimité du couple, comme Georges Duroy et Madeleine Forestier. Le *Télos*, comme dit Barthes, la Cause qui amène ensemble ces journalistes, c'est bien d'écrire, mais d'écrire avant tout pour vendre.

---

<sup>31</sup> Guy de Maupassant, *Bel Ami*, 1885, *Romans*, Louis Forestier éd., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 214-215.

Ce faisant, en décrivant ces auteurs à l'œuvre, en nous signalant leur existence parfois en marge seulement du roman, c'est une autre communauté qu'établit le romancier entre lui et ses lecteurs, en (se) dévoilant (sous) ces figures d'écrivain.

*Là-Bas* s'ouvre ainsi par une discussion sur le naturalisme, réflexion métaromanesque pour laquelle le dialogue n'est qu'un artifice exposé comme tel, et qui permet de toute évidence à l'auteur d'exprimer certaines de ses réserves – c'est des Hermies qui parle : « ce que je reproche au naturalisme, ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées ; ce que je lui reproche, c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature, d'avoir glorifié la démocratie de l'art<sup>32</sup> ! » Quelques pages plus loin, Durtal « ne voyait pas, en dehors du naturalisme, un roman qui fût possible<sup>33</sup> ». Ce roman dont on ne voit pas qu'il est possible, c'est pourtant celui que s'applique à composer Huysmans à la place de Durtal, lancé dans la composition d'un ouvrage historique. C'est là le rapport de l'auteur Huysmans à la communauté naturaliste qui se joue à travers Durtal, dans une tension qui est bien celle de la prise de distance et d'une acceptation problématique de l'héritage commun – à l'image d'un Vivre-Ensemble des lettres<sup>34</sup>.

Durtal, contrairement à Georges Duroy qui dans *Bel Ami* entre dans la communauté des lettres, n'en fait au début du roman plus partie :

Durtal avait cessé, depuis près de deux années, de fréquenter le monde des lettres ; les livres d'abord, puis les racontars des journaux, les souvenirs des uns, les mémoires des autres, s'évertuaient à représenter ce monde comme le diocèse de l'intelligence, comme le plus spirituel des patriciats. À les en croire, l'esprit fusait en baguettes d'artifices et les réparties les plus stimulantes crépitaient dans ces réunions. Durtal s'expliquait mal la persistance de cette antienne, car il jugeait, par expérience, que les littérateurs se divisaient, à l'heure actuelle, en deux groupes, le premier composé de cupides bourgeois, le second d'abominables mufles<sup>35</sup>.

D'ailleurs le retrait de Durtal a à voir avec sa perte de croyance dans le naturalisme :

---

<sup>32</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>34</sup> D'ailleurs Durtal déploie p. 36 un manifeste d'écriture, un programme romanesque qui décrit en réalité le roman de Huysmans où s'exprime Durtal : « Il faudrait, se disait-il, garder la vérocité du document, la précision du détail, la langue étoffée et nerveuse du réalisme, mais il faudrait aussi se faire puisatier d'âme et ne pas vouloir expliquer le mystère par les maladies des sens ; le roman, si cela se pouvait, devrait se diviser de lui-même en deux parts, néanmoins soudées ou plutôt confondues, comme elles le sont dans la vie, celle de l'âme, celle du corps, et s'occuper de leurs réactifs, de leurs conflits, de leur entente. Il faudrait, en un mot, suivre la grande voie si profondément creusée par Zola, mais il serait nécessaire aussi de tracer en l'air un chemin parallèle, une autre route, d'atteindre les en deçà et les après, de faire, en un mot, un naturalisme spiritualiste ; ce serait autrement fier, autrement complet, autrement plus fort ! »

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 45.

Puis, à vrai dire, il n'y avait plus rien qui le liât à ses confrères ; jadis, alors qu'il acceptait les déficits du naturalisme, ses nouvelles étouffées, ses romans sans portes et sans fenêtres, il pouvait encore discuter d'esthétique avec eux, mais maintenant<sup>36</sup> !

Il y a là quelque chose qui ressemble à ce que Barthes nomme l'*Akédia*, l'acédie : « elle est typiquement liée à une “ascèse”, c'est-à-dire à l'exercice (sens étymologique) d'un genre de vie. L'enjeu de l'acédie, ce n'est pas la croyance, l'idée, l'option de foi (l'acédie n'est pas un “doute”), mais le désinvestissement d'une manière de vivre<sup>37</sup>. » Durtal n'a pas seulement désinvesti le naturalisme – « L'acédie est le deuil de l'investissement lui-même, non de la chose investie », ajoute Barthes –, Durtal a fait le deuil de son investissement dans le naturalisme, et de la sociabilité qui va avec.

Au modèle du groupe de journalistes ne formant qu'un seul homme, au modèle du ménage bourgeois, Durtal oppose alors celui du solitaire. Mais le solitaire, dans *Là-Bas*, est lié à une communauté malgré tout : car la solitude de Durtal rencontre celle de des Hermies, médecin de formation qui fuit également ses semblables : « puis aucune de ces discussions littéraires qu'il aimait n'était possible avec ces agités qui délibéraient infatigablement, ne pensant qu'à leur génie, ne s'intéressant qu'à leurs découvertes, qu'à leur science<sup>38</sup> ! » Durtal et des Hermies ne recréent pas pour autant un modèle de couple ; ils conservent la distance nécessaire : « Le Vivre-Ensemble, surtout idiorrythmique, emporte une éthique (ou une physique) de la distance entre les sujets cohabitant. C'est un redoutable problème – sans doute le plus fondamental du Vivre-Ensemble » dit Barthes lors de la séance du 9 mars 1977<sup>39</sup>. On voit là s'esquisser la possibilité d'un Vivre-Ensemble qui se situe au plus près du fantasme barthésien, entre solitude et communauté.

#### 4. La causerie : un modèle d'idiorrythmie

La « causerie » – pour substantiver le verbe utilisé par Zola dans l'extrait cité plus haut de *Au Bonheur des dames*, et pour refuser le « caquetage » évoqué par les Goncourt dans *Renée Mauperin* – la causerie donc est un modèle d'idiorrythmie qui apparaît fort bien dans *Là-Bas*, et fugacement dans *Les Hommes de lettres*. La Cause de cette idiorrythmie entre hommes de lettres, son *Télos*, serait (et Barthes use lui-même des guillemets) le « bonheur », le « plaisir » – en tout cas la fuite d'un dégoût de la vie – : « la sociabilité comme fin en soi<sup>40</sup> ». Le mot grec approprié, et forgé par

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>37</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>38</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>39</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 110.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 83.

Barthes, est celui d'*homéostasie*, « entretien perpétuel du plaisir pur de sociabilité »<sup>41</sup>. Dans ce cas le Vivre-Ensemble n'advient que lorsque la solitude, dans son articulation à la communauté, devient une nécessité.

#### 4.1. Esquisse d'une idiorythmie de l'écrivain dans Les Hommes de lettres

Ce Vivre-Ensemble apparaît au détour des *Hommes de lettres* des Goncourt : Charles Demailly, après avoir écrit son roman, *La Bourgeoisie*, et s'être éloigné de ses amis du journal *Le Scandale*, rejoint un autre groupe de littérateurs, qui lui est présenté par Boisroger. Demailly les retrouve souvent le soir ; se met en place cette idiorythmie de l'écrivain qui vit seul et qui, de façon réglée, à jour fixe, retrouve un groupe de gens comme lui<sup>42</sup> – lors de la séance du 12 janvier 1977, Barthes avance ainsi : « l'utopie s'enracine dans un certain quotidien<sup>43</sup>. »

Dans les deux cas que je développerai ici, les réunions des hommes de lettres sont d'ailleurs bien des non-événements – à la différence des réunions de journalistes où il faut commenter l'événement pour le créer ensuite par le journal, à la différence de la « bande » de Rougon qui se réunit bien de manière fixe, deux fois par semaine, pour créer l'événement, c'est-à-dire porter Rougon au pouvoir. Dans *Son Excellence Eugène Rougon* et *Bel Ami*, le *Télos*, la Cause, rassemblant les personnages est bien uniquement la création ou la perpétuation du pouvoir. C'est très différent dans les modes de communautés que je me propose d'étudier chez les Goncourt et Huysmans.

L'espace où se réunissent les hommes de lettres des Goncourt est soit celui de Boisroger, soit celui d'un café investi par les amis, « espace approprié » donc, comme l'avance Barthes, « espace lié à des fonctions récurrentes – en termes humains – à des habitudes »<sup>44</sup>. Il y a parfaitement idiorythmie puisque « Charles se trouva tout de suite à l'aise dans ce monde où chacun se montrait tel qu'il était et pensait tout haut. Il fut étonné de voir une société de gens de

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 84 : « Cependant, d'une façon plus philosophique, se débarrasse de la mondanité (indissociable d'une compétition des places), et fantasme le paradoxe suivant : le projet idiorythmique implique la constitution impossible (surhumaine) d'un groupe dont le *Télos* serait de se détruire perpétuellement comme groupe, c'est-à-dire, en termes nietzschéens : faire accomplir au groupement (au Vivre-Ensemble) un saut au-delà du ressentiment ».

<sup>42</sup> Il faudrait également noter, avant les amis de Boisroger, le passage rapide de Demailly par un autre salon très idiorythmique, celui de Mme Mardonnet, qui a écrit des ouvrages pour l'éducation des jeunes filles : « Un tel salon est peut-être le seul monde où l'homme de lettres puisse s'acclimater. Sortant de la conception et du rêve d'une œuvre, il veut toucher à la terre, trouver des femmes sans ailes, des esprits gais, des oreilles sans façon. Il lui faut la liberté de la parole pour le délassement de son imagination. Les comédies de la convenance apprise, le *cant* bourgeois, l'ennui comme le menuet. Il y a dans les mensonges, les purismes et les innocences de la société quelque chose qui ne lui semble pas fait pour lui, des conventions qui le blessent dans sa conscience d'auteur et dans son amour-propre d'observateur » (E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, *op. cit.*, p. 49-50).

<sup>43</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 35. Voir aussi p. 123 : « Fantasmer le Vivre-Ensemble comme quotidienneté : refuser, rejeter, vomir l'événement. L'événement est l'ennemi du Vivre-Ensemble ».

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

lettres où le ton familier d'une liberté franche remplaçait toute affectation, toute pose<sup>45</sup> ». Charles s'ouvre, dans une lettre, de cet équilibre à son ami Chavannes :

...Nos dîners du jeudi continuent. Nous voilà, je crois, au complet. Nous sommes maintenant une petite société, un échantillonnage à peu près complet du monde de l'intelligence. Arrive un déluge, un naufrage de l'humanité, et que l'arche de Noé veuille bien de nous, nous avons de quoi, avec notre table, refaire, sur le mont Ararat, toute la devanture de Michel Lévy, l'étalage de Beugnet, et l'affiche de l'Opéra<sup>46</sup> !

Il y a là une utopie de complétude, d'autarcie, que Barthes analyse également dans son cours, et qui touche à l'image de l'arche de Noé, exemple de « lieu total » où chacun représente quelque chose et trouve sa place<sup>47</sup>. C'est auprès de ses amis du jeudi que Demailly explique que les écrivains ne peuvent pas se marier :

nous ne pouvons pas faire des maris... Un homme qui passe sa vie à attraper des papillons dans un encrier est un homme hors la loi sociale, hors la règle conjugale... D'ailleurs, le célibat est nécessaire à la pensée... Quoi encore ? La paternité ?... un berceau ?... des enfants ?... [...] Nous avons bien mieux : nos enfants, ce sont nos œuvres<sup>48</sup> !

Cependant Charles n'était pas encore tombé amoureux, et il épouse une petite actrice, Marthe – c'est alors la fin de l'idiorrythmie<sup>49</sup>, dans la fusion pour commencer, lors de la lune de miel : « Nulle voix entre leurs deux voix, nul importun, nul ami<sup>50</sup>. » S'il y a une solitude ici, elle se fait à deux, à l'écart de toute autre communauté. Mais la fin de l'idiorrythmie, pour les deux époux, c'est aussi l'échec du mariage, quand ils ne se parlent plus et ne partagent plus rien :

Une froideur glaciale s'établit entre Charles et Marthe. Ils vivaient l'un à côté de l'autre, ne partageant plus guère de la communauté que les repas, et ne s'adressant presque la parole qu'à table pour s'offrir, accepter et refuser. La conversation se dépouilla peu à peu et se réduisit à l'échange de monosyllabes<sup>51</sup>.

Il est intéressant de noter à nouveau ici un Vivre-À-Côté – « ils vivaient l'un à côté de l'autre », écrivent les Goncourt –, et une référence à la communauté qui passe, comme dans les

---

<sup>45</sup> E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>47</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>48</sup> E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>49</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 39 : « Le lieu du couple n'est pas balayé par le fantasme qui précisément ne veut pas voir l'immuable chambre à coucher, la clôture et la légalité, la légitimité du désir. L'appartement centré ne peut être idiorrythmique ». Mais le fantasme de l'idiorrythmie ne rencontre pas non plus, pour Barthes, les grandes communautés (ni couvent ni phalanstère), car « elles sont structurées selon une architecture du pouvoir » : la solitude est soumise aux règles générales.

<sup>50</sup> E. et J. de Goncourt, *Les Hommes de lettres*, *op. cit.*, p. 200.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 297.

petites sociétés religieuses étudiées par Barthes, par les repas. Cependant ces derniers ne sont pas une occasion de communion, au contraire : ils sont le lieu de l'hétérorrythmie puisqu'aucun des deux époux n'apprécie de manger en compagnie de l'autre.

#### 4.2. Là-Bas, où le Vivre-Ensemble comme causerie

Complétons maintenant cette esquisse d'une idiorrythmie de l'homme de lettres en nous intéressant plus précisément à l'expérimentation mise en place dans *Là-Bas* de Huysmans, qui serait un Vivre-Ensemble de la causerie. On a certes fait de *À Rebours*, qui paraît sept ans auparavant, le roman de la solitude, de l'anti-Vivre-Ensemble assumé et non encore religieux – la retraite religieuse, dans les romans suivants mettant en scène Durtal, dans *En route* (1895), *La Cathédrale* (1898) et *L'Oblat* (1903), ressemble sans doute davantage à certaines formes d'idiorrythmie décrites par Barthes, comme les anachorètes et le passage sur le mont Athos. Mais il y a dans *Là-Bas* un Vivre-Ensemble qui n'est pas encore régi par la règle religieuse, et qui est intéressant en ce qu'il correspond spécifiquement à une communauté de lettrés, qui s'est en quelque sorte retirée du monde des lettres.

*Là-Bas* met en effet en place une tension entre solitude et communauté ; Durtal ne cesse jamais de *causer*, avec ses amis ou avec lui-même : « En se causant ainsi, à bâtons rompus », lit-on par exemple au milieu du roman<sup>52</sup>. Des Hermies fait bien remarquer à Durtal que leur société repose sur la discussion, et en particulier sur la discussion religieuse (et plus précisément encore, sur le satanisme) ; et Durtal ne s'en formalise pas : « – Nous sommes peu méritants, car de quoi parler ? répliqua Durtal ; les conversations qui ne traitent pas de religion ou d'art sont si basses et si vaines<sup>53</sup> ! » La communauté mise en place dans *Là-Bas* est ainsi une communauté de lecteurs experts, d'érudits s'étant trouvé sur la question de l'art et de la religion, qui occupent effectivement à peu près toutes les conversations du roman.

Esquissons un rapide parallèle avec *Bouvard et Pécuchet* : contrairement aux deux personnages de Flaubert qui abordent tous les sujets sans jamais en maîtriser aucun, les deux personnages de Huysmans sont des experts dans leur domaine ; ils savent assimiler ce qu'ils lisent, sont capables de poser à l'autre les bonnes questions pour approfondir un point problématique<sup>54</sup>, de se conseiller des lectures de façon pertinente<sup>55</sup> ; leur relation à la lecture ne

---

<sup>52</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 222. Si les personnages sont des lecteurs, ils font également circuler une érudition qui ne se trouve pas toujours dans les livres – Gévingey dit ainsi, au sujet des succubes et des incubes : « si les faits que je vais vous dévoiler sont parfaitement connus par la Curie du Pape, ils sont ignorés par bien des membres du clergé et vous ne les trouverez, dans tous les cas, consignés dans aucun livre » (p. 147).

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>54</sup> Durtal chez le sonneur Carhaix : « Durtal feuilleta, au hasard, les volumes époussetés sur la table. / – Ce sont, demanda-t-il, des ouvrages techniques sur le métal et sur la fonte des cloches ou sur la partie liturgique qui les concerne ? » Et Carhaix lui en parle (*ibid.*, p. 139).

ne passe pas par la liste, mais par la construction d'un sens, d'une interprétation – d'un livre, pour Durtal<sup>56</sup>. Il est vrai également que Durtal et des Hermies ne vivent pas ensemble, et qu'ils savent occuper seuls leur solitude.

#### 4.3. *La communauté restreinte et réglée*

Pour autant, Durtal et des Hermies ne sont pas les seuls membres de cette communauté resserrée ou restreinte dont l'autre extrémité est la solitude d'un appartement : les deux célibataires se donnent souvent rendez-vous chez un ami de des Hermies, le sonneur de cloches Carhaix, qui vit avec sa femme sur son lieu de travail, dans une tour de l'église Saint-Sulpice. Durtal peut bien penser « je n'ai plus d'amis, sinon des Hermies<sup>57</sup> », mais il trouve chez les Carhaix un lieu de sociabilité qui lui correspond. Cette communauté resserrée reçoit parfois un étranger, Gévingey l'astrologue ; mais la plupart du temps elle repose sur le couple d'hôtes et le couple de vieux garçons. La maman Carhaix, comme ils la nomment, n'appartient pas entièrement au groupe d'érudits : elle prépare à manger – parfois plus ou moins, on y reviendra –, s'offusque de quelques conversations sur le satanisme et va toujours se coucher rapidement, avant son mari. C'est avant tout une présence maternelle, et non pas intellectuelle.

L'appartement de la tour, auquel on accède par des escaliers raides, représente une forme de hauteur adoptée par la petite communauté ; à la fin du roman, les cris « Vive Boulanger » signalent en bas la présence du peuple, et Carhaix explique « dédaigneusement » qu'il s'agit du résultat d'une élection<sup>58</sup>. Si donc occasionnellement les cris de la foule parviennent jusqu'au haut de la tour, ils comptent pour rien.

La communauté resserrée formée par ces quatre personnages est également une communauté réglée : Durtal vit chez lui et ne sort que pour recueillir des informations nécessaires à l'écriture de son livre – ou voir ses amis, certains soirs. Et le fantasme d'idiorrythmie barthésien s'exprime justement de cette façon, « quelque chose comme une solitude interrompue de façon réglée<sup>59</sup> ». Il y a bien cependant quelque chose qui trouble Durtal : c'est Mme de Chantelouve, qui

---

<sup>55</sup> Durtal à des Hermies : « Il [Gilles de Rais] les dépasse en faste de débauches, en opulence de meurtres et voilà tout. Et c'est vrai cela ; lis Michelet. Tu y verras que les princes étaient à cette époque des carnassiers redoutables. Il y a là un sire de Giac qui empoisonne sa femme, la met à califourchon sur son cheval et l'entraîne, bride abattue, pendant cinq lieues, jusqu'à ce qu'elle meure » (*ibid.*, p. 74).

<sup>56</sup> « L'alchimie était déjà très développée, un siècle avant qu'il naquit. Les écrits d'Albert le Grand, d'Arnaud de Villeneuve, de Raymond Lulle, étaient entre les mains des hermétiques. Les manuscrits de Nicolas Flamel circulaient ; nul doute que Gilles, qui raffolait des volumes étranges, des pièces rares, ne les ait acquis ; ajoutons qu'à cette époque, l'édit de Charles V, interdisant, sous peine de prison et de la hart, les travaux spagiriens et que la bulle "*Spondent pariter quas non exhibent*" que le pape Jean XXII fulmina contre les alchimistes, étaient encore en vigueur. Ces œuvres étaient donc défendues et par conséquent enviables ; il est certain que Gilles les a longuement étudiées, mais de là à les comprendre, il y a loin ! » (*ibid.*, p. 94-95).

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>59</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, p. 37.

décide d'en faire son amant. Elle vient chez lui, l'interrompt parfois dans son travail. Après l'avoir ardemment désirée, après avoir obtenu d'elle ce qu'il voulait, Durtal aimerait juste qu'elle s'en aille et l'oublie – sa fréquentation des femmes paraît d'ordinaire plus réglée par des visites au bordel : « Attends, je vais t'en ficher moi, de l'idéal ! et il courut chez une prostituée qu'il connaissait dans le quartier Latin<sup>60</sup> ». Disons ici avec Barthes : « Tables d'hôte, bordels (ou lieux assimilés) : excellent matériel d'utopie<sup>61</sup>. »

Tables d'hôte, donc : car la sociabilité vespérale n'est pas seulement fondée sur la discussion des différentes lectures et éruditions des personnages.

#### 4.4. La matérialité du Vivre-Ensemble

Une communauté alimentaire, très trivialement, se forme aussi autour du partage de la nourriture, et d'un partage chaleureux :

Tous se taisaient maintenant, le nez dans l'assiette, la figure ranimée par la fumigation de l'odorante soupe.

– Ce serait le moment de répéter le lieu commun cher à Flaubert : On n'en mange pas comme cela, au restaurant, fit Durtal<sup>62</sup>.

Cette matérialité de la communauté – pour autant toujours médiée par la littérature : on mange sa soupe en citant Flaubert – apparaît à de nombreux endroits du roman : c'est par exemple des Hermies s'adressant à Durtal qui se saisit un peu rapidement de sa cuillère : « – prends garde, toi, tu vas te brûler<sup>63</sup> ».

Barthes ne néglige pas cet aspect dans son cours : au trait PROPRIETE du Mont Athos, il rappelle que « pour alléger les charges collectives, chaque moine est autorisé à s'arranger selon ses moyens, soit en profitant de son revenu, soit en parasitant un moine aisé<sup>64</sup>. » Dans *Là-Bas*, des Hermies et Durtal amènent souvent à manger chez les Carhaix, pour participer financièrement au repas et partager la nourriture qu'ils aiment<sup>65</sup> – quand ce n'est pas des Hermies qui fait la cuisine chez ses amis.

– Entrez vite et chauffez-vous ; ah ! messieurs, nous finirons tout de même par nous fâcher, dit Mme Carhaix, en voyant Durtal retirer des bouteilles enveloppées de sa

---

<sup>60</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>61</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, p. 35.

<sup>62</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 78.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>64</sup> R. Barthes, *Comment vivre ensemble*, p. 68.

<sup>65</sup> J.-K. Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 251-252 par exemple : « – Je ne me suis pas inquiété des victuailles puisque tu t'en chargeais, dit Durtal, mais j'ai envoyé, ce matin, à la femme de Carhaix, en sus des desserts et du vin, de vrais pains d'épices de Hollande et deux liqueurs un peu surprenantes, un élixir de longue vie que nous prendrons, en guise d'apéritif, avant le repas, et un flacon de crème de céleri. Je les ai découverts chez un distillateur probe. »

poche et des Hermies poser des petits paquets ficelés sur la table ; non vraiment, vous dépensez trop.

– Mais puisque ça nous amuse, madame Carhaix<sup>66</sup>.

Finissons ici : dans un groupe d'érudits où chacun vit chez soi, retrouver le soir une communauté, c'est causer ensemble aussi bien que savoir ce que l'on va manger ; c'est aussi prendre acte que se réunir et préparer la réunion est « amusant », parce que c'est le plaisir pur de la sociabilité que l'on recherche par là.

\*\*\*

Ces hypothèses avancées sur les communautés de lecteurs, l'hétérorrythmie de la lecture et un Vivre-À-Côté qui ne saurait remplacer le Vivre-Ensemble, ne sont guère que des illustrations des propositions barthésiennes, problématisées autour de la tension entre solitude et sociabilité ; c'est aussi la tension de la lecture, voire de l'écriture, entre soi et les autres. Si j'ai insisté pour finir sur *Là-Bas* de Huysmans, c'est que, sur le chemin de la conversion de Durtal, c'est cette œuvre qui paraît la plus à même d'intéresser la question du Vivre-Ensemble, avant qu'il devienne exclusivement religieux chez Huysmans ; il y a quelque chose de très touchant dans *Là-Bas*, sur la quotidienneté de l'existence d'un homme de lettres, sur l'humour également de Durtal – et passant de l'auteur – même si ce n'était pas le lieu d'évoquer le reste du livre, les recherches de Durtal sur Gilles de Rais et le satanisme moderne.

Ce n'est plus une communauté d'hommes de lettres dans le roman que j'aimerais évoquer pour finir, mais une communauté d'hommes de lettres du XIX<sup>e</sup> siècle : les scènes de repas de *Là-Bas* en haut de la tour de l'église de Saint-Sulpice en rappellent d'autres, dans les années de jeunesse retracées par Théophile Gautier, du temps où il vivait avec Gérard de Nerval et Arsène Houssaye rue Saint-Germain-des-Prés. Car elles témoignent d'un modèle, fantasmé peut-être par le souvenir, du Vivre-Ensemble<sup>67</sup> :

Nous faisons notre cuisine nous-mêmes. Arsène Houssaye excellait dans la panade ; nous, dans la confection du macaroni. Gérard allait, avec l'aplomb le plus majestueux, chercher de la galantine, des saucisses ou des côtelettes de porc frais aux cornichons chez le charcutier voisin, car on s'imagine bien que notre livrée n'était pas nombreuse. Nous vivions ainsi de la façon la plus amicale, et ce sont les plus belles années de notre vie<sup>68</sup>.

Lætitia GONON

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>67</sup> Cet article est tiré de la communication du 11 janvier 2012 qui s'est tenue au sein du séminaire « Comment vivre ensemble ? » à l'université Stendhal – Grenoble 3.

<sup>68</sup> Théophile Gautier, « Gérard de Nerval », dans *Portrait de Gérard de Nerval, Portraits et souvenirs littéraires*, 1875.